

Les survivances du passé dans l'œuvre d'Eugène MATHIS.

Un des aspects les plus originaux de l'œuvre de l'écrivain, c'est la place qu'Eugène Mathis a faite dans ses romans, aux survivances du passé.

Ne nous en étonnons pas trop : la prime enfance de notre compatriote a été – si l'on peut dire – imprégnée de surnaturel.

C'était alors le beau temps des veillées – des « loures » comme on disait – où, par les soirs d'hiver, se réunissaient autour du feu pétillant dans l'âtre, à la maigre lumière d'un lumignon d'étain, parents et voisins : les femmes pour filer au ronronnement d'un rouet diligent, les hommes pour jouer aux cartes ou à la marelle, les amoureux pour se rencontrer, tout le monde pour bavarder.

De quoi devisait-on ? ...

De la vie quotidienne... du bétail... des récoltes... de tout ce qui composait la manière d'être du pays. Ce thème épuisé, les récits de l'ancien temps faisaient invariablement les frais de la conversation ; thème inépuisable, celui-là.

Songez qu'il y avait là des vieillards nés avant la révolution, c'est-à-dire à plus d'un siècle et demi de nous ; que ces vieillards tenaient eux-mêmes leurs souvenirs d'autres vieillards contemporains de leurs jeunes années, qui avaient recueilli de la tradition, des coutumes, des croyances, un état d'esprit remontant très haut dans le temps.

Histoires de revenants, de sorciers, d'apparitions diaboliques, de sorts maléfaisants jetés sur les gens et les bêtes, étaient le plus souvent évoqués.

Ces récits d'autrefois frappaient surtout l'imagination des jeunes à l'heure où, tombant de sommeil, ils étaient déjà à demi plongés dans le rêve. Assis sur la « hugeotte » au coin du feu, Eugène Mathis, enfant, n'en perdait pas un mot. Il y goûtait l'attrait du merveilleux. Sa mémoire les enregistrait avec avidité.

Ce sont ces croyances du passé, gravées dans son esprit par une souvenance fidèle, qui se retrouveront plus tard sous sa plume.

« La fille du diable », roman vosgien - bien vosgien ! – paru en 1929, en est la meilleure expression.

L'action se passe tout près d'ici, à La Croix-aux-Mines, dans la vallée resserrée du Chipal, il y a un siècle environ.

À cette époque, d'antiques superstitions remontant aux âges les plus reculés, et que des siècles de christianisme n'avaient pas réussi à extirper de l'âme populaire, étaient encore très vivaces.

Ces souvenirs d'une mentalité qui n'est pas complètement abolie, Eugène Mathis les a fait revivre dans « La Fille du Diable ». Il s'y mêle agréablement des traditions et coutumes d'antan, des scènes champêtres au charme pénétrant et des notes historiques qui en rehaussent l'intérêt.

On y voit passer, dans le cadre rustique du petit village de la montagne, toutes les figures familières à l'enfance de l'écrivain amoureux d'effrayants mystères.

Une émouvante idylle entre deux camarades d'enfance, Antoine et Nathalie, constitue la trame du récit, idylle qu'interrompt longtemps un malentendu douloureux envenimé encore par les maléfices d'une sorcière tourmenteuse de bêtes, envoûteuse de chrétiens... Est-il besoin de dire que les amoureux finiront par triompher des obstacles, et que les dernières pages verront – ainsi qu'il sied dans un roman qui se respecte – le couronnement de leur flamme ?...

Tout au long de l'intrigue, deux influences adverses vont s'affronter : le bien et le mal ; le mal représenté par la sorcière, qui s'efforce de détourner Antoine de son amour pour Nathalie en le jetant dans les bras de sa fille, la belle Hélène, celle que les bonnes gens du Chipal croient être la fille du diable. N'y étant point parvenue, la sorcière le poursuit de sa haine. Des sifflements aigus, des bruits étranges dont on n'explique pas l'origine, se font entendre dans une réunion de la jeunesse qu'il fréquente, et provoquent une débandade générale. Dehors, une grêle de pierres venue on ne sait d'où, s'abat sur les fuyards. Et la maison cesse d'être hantée dès qu'Antoine n'est plus là !... Une autre fois, par une nuit de neige où il s'est égaré, elle guide ses pas vers les profondes carrières de pierres à chaux où il va se précipiter, quand un signe de croix esquissé à temps, l'arrête avant la chute fatale et le remet en bon chemin.

Le père de Nathalie, un vieil et respectable anabaptiste versé dans les sciences occultes, s'emploie à conjurer, à neutraliser les maléfices de la sorcière. Les règles et formules de la magie lui ont été transmises à travers les âges, par une suite d'aïeux successivement initiés. Il ne s'en sert jamais qu'au service du bien.

Soigner un animal malade, guérir du secret, faire rendre gorge aux voleurs, combattre le charme malfaisant des jeteuses de sorts, déjouer les mille malices des esprits ténébreux ; on peut lui demander tout cela sans qu'il accepte la moindre obole. L'estime et la confiance de ses obligés lui suffisent.

C'est lui qui remet à la mère d'Antoine le petit sachet noir qu'elle coudra dans les habits du jeune homme, à son insu, pour le garder de l'emprise de la sorcière... lui qui découvre dans la doublure de son manteau l'œil de crapaud desséché dont la puissance maligne l'empêchait de fermer les paupières.

Plus d'une fois dans l'exercice de son pouvoir magique, le bon anabaptiste s'est trouvé en présence de situations pathétiques. Appelé une nuit à donner ses soins à une femme qui se meurt d'un mal étrange, il comprend du premier coup d'œil qu'il s'agit d'un envoûtement. Il va opérer selon sa méthode habituelle, quand arrive le fils de la moribonde – un prêtre – qui s'oppose de toute la conviction de sa foi, aux pratiques hérétiques du guérisseur : « Espérez- vous donc réussir à sauver ma mère ?... Lui dit-il – J'en répons ! – Mensonge, hypocrisie que tout cela !... Ma mère guérira s'il plaît à Dieu ! ... »

Chassé de la maison, l'anabaptiste s'en va. Lui parti, la malade décline de plus en plus, et le prêtre, placé entre l'amour profond qu'il porte à sa mère et ses vœux religieux, se jette à genoux dans sa détresse ; va-t-il laisser échapper cette chance de salut ?... Douloureuse alternative.

L'amour filial a le dessus dans ce combat intérieur : « Rappelez-le ! Rappelez-le vite !... » clame le fils, et il supplie Dieu d'attendre. En hâte, l'exorciseur revient, « mais hélas, une visiteuse plus rapide était entrée avant lui dans la maison ». La mort avait dénoué le drame !

Ces secrets redoutables arrachés aux puissances mystérieuses au cours des âges, dont l'anabaptiste est dépositaire, disparaîtront avec lui. Avant de mourir, il fait brûler par sa fille le fameux livre noir où il puise la science de commander à la nature.

- - - -

Cette atmosphère de mystère créée autour d'un drame dont les acteurs se sentent contraints par d'obscures volontés, l'auteur la partageait-il ? Certaines pages de son roman ont pu le faire croire.

« Sans doute - écrit-il - dans un siècle tourné comme le nôtre vers les réalisations pratiques, versant de plus en plus dans le matérialisme, où l'âme humaine perd insensiblement le sentiment de son origine mystérieuse, certains phénomènes ne rencontrent plus le terrain favorable pour évoluer. Mais est-ce une raison pour nier qu'ils aient pu se produire ? D'ailleurs, combien de faits inexplicables déroutent encore, aujourd'hui même, la conception trop positive que nous nous faisons du monde ? Rira qui voudra, moi je crois aux puissances mystérieuses qui ont jeté un trouble si profond dans la vie de nos ancêtres. »

Eugène Mathis tenait de ses aïeux une hérédité spirituelle qui plongeait profondément dans un passé n'ayant peut-être pas livré tous ses secrets. Traditionaliste comme il l'était, il ne pouvait rejeter en bloc, au nom de la raison, toutes les croyances de l'ancien temps dont quelques-unes ont un caractère si troublant. C'est là, je pense, ce qu'il a voulu dire.

Il s'identifie d'ailleurs si parfaitement à ses héros, il vit si intensément leur vie, que l'œuvre donne une impression d'authenticité qui s'empare du lecteur.

Il fallait la disposition d'esprit, la délicate sensibilité, les souvenirs d'enfance... et le talent de mon ancien maître, pour faire revivre, dans une exacte et vivante reconstitution, les superstitions du passé.

Le tableau magistralement brossé, nous procure une conscience plus vive des mérites du temps présent libéré, par le développement de la pensée positive, des terreurs qui courbaient nos pères et qui provoquaient à la fois tant de méchancetés et tant de misères.

Eugène Mathis qui a si magnifiquement chanté dans ses vers la grâce et les charmes de son coin de terre se devait, en ressuscitant la vie des ancêtres, d'être le mainteneur de nos vieilles traditions.

Victor LALEVÉE.

(Allocution prononcée sur la tombe d'Eugène Mathis, le 21 octobre 1951, 18^{ème} anniversaire de sa mort)